ACADÉMIE DE POITIERS

École de Médecine & de Pharmacie de Limoges

SÉANCE SOLENNELLE DE RENTRÉE

5 DÉCEMBRE 1867

DES SCIENCES DITES ACCESSOIRES EN MÉDECINE

DISCOURS

PRONONCÉ

Par M. Al. BARNY

Professeur titulaire d'Histoire naturelle et de Matière médicale,
Officier de l'Instruction publique.



LIMOGES

Typographie CHATRAS et Comp^e, rue Turgot, 6

1867

DES SCIENCES

DITES ACCESSOIRES

EN MÉDECINE

MONSIEUR L'INSPECTEUR,

MESSIEURS,

Il ne faudrait pas remonter bien haut dans le passé de la Médecine française pour rencontrer une époque où la plupart des récipiendaires étaient admis à subir leurs épreuves sans aucune condition préalable de scolarité régulière. On suivait plus ou moins exactement les visites d'un médecin pendant quelques an-

nées ; on observait son mode de traitement et les formules de ses prescriptions, et l'on commençait à s'exercer sous sa direction. Le maître délivrait une attestation souvent amplifiée par sa complaisance, et, dès lors, on était réputé avoir étudié suffisamment toutes les branches de l'art de guérir; il ne s'agissait plus que de conquérir le diplôme.

Après ces noviciats si incomplets et à peine contrôlés, la méthode et la théorie faisaient nécessairement défaut : il ne restait guère aux candidats qu'un peu de pratique et l'esprit d'imitation. Les épreuves ne pouvaient manquer de laisser parfois beaucoup à désirer; cependant, les grades étaient conférés : il fallait donner des médecins aux populations, et il était difficile d'avoir des aspirants plus instruits.

Aujourd'hui, l'enseignement médical est profondément modifié. Les Facultés et les Ecoles préparatoires dispensent largement sur tous les points de l'Empire des leçons méthodiques et raisonnées. Les élèves sont tenus de suivre des cours, de prendre des inscriptions et de les faire valider. Les cliniques régulières et le stage institués dans les hôpitaux, en façonnant le stagiaire aux travaux manuels de sa profession, lui permettent d'observer la maladie sous toutes ses formes et de la suivre dans toutes ses phases et dans ses complications.

Ainsi les études sont devenues plus réelles et plus solides à la fois : plus réelles, car elles sont soumises à un contrôle permanent et entourées de formalités obligatoires ; plus solides, car la théorie accompagne et éclaire la pratique. En même temps, elles ont acquis de la précision et de l'étendue. Là s'est révélée, comme partout ailleurs, la puissante influence de ce principe si fécond qui accélère l'évolution des sciences et des

industries, de ce principe qu'on nomme la *division du travail.* On a compris que, si tout médecin doit posséder l'ensemble des connaissances médicales, il est impossible que le même professeur traite avec un succès égal des sujets si différents : de là l'institution de chaires diverses confiées à des fonctionnaires doués d'aptitudes spéciales; de là, par suite, plus d'assurance dans les démonstrations et un examen plus approfondi des matières.

L'organisation actuelle de l'enseignement constitue un immense progrès : les professeurs et les élèves sont dans de meilleures conditions pour remplir leurs devoirs respectifs; on ne saurait le nier; je ne chercherai pas à le prouver. Je veux seulement, après avoir constaté ce progrès, parler de l'une de ses conséquences.

I

La division du travail a porté les fruits qu'on espérait d'elle; mais, en même temps, elle a conduit à établir une distinction entre les sciences qui ont l'Homme pour objet et celles qui s'occupent des Agents extérieurs. Toutes celles-ci, c'est-à-dire la Physique, la Chimie, l'Histoire naturelle, la Matière médicale et la Pharmacologie ont été, pour ainsi dire, reléguées au second plan et nommées enfin *Sciences accessoires.* Une qualification aussi dédaigneuse tend à faire méconnaître leur caractère et leur utilité, et à créer, dans les études, des lacunes regrettables. Les élèves doivent donc, au début de leur carrière, se mettre en garde contre cette locution.

Elle est, je crois, d'origine assez récente. Elle ne pouvait pas exister alors que les élèves, faisant tout leur noviciat sous un seul maître, apprenaient de lui à

diagnostiquer les maladies, à formuler les remèdes et quelquefois à les préparer. A cette époque, il n'y avait rien d'accessoire; peut-être même devrait-on dire que la médication était le fait capital et qu'on y attachait plus d'importance qu'aux raisonnements sur les symptômes morbides.

Depuis, un grand développement fut donné, dans les écoles et dans les ouvrages didactiques, à l'Anatomie, à la Physiologie et aux autres Sciences ayant trait directement à la connaissance de l'Homme sain ou malade. On en vint, à bon droit, à les regarder comme la partie fondamentale de la Médecine. Mais, une fois entrés dans cette voie, les esprits, éblouis par l'éclat des doctrines nouvelles et flottant indécis entre les systèmes rivaux, furent entraînés à perdre de vue le véritable but de la Médecine. La Thérapeutique ne jeta plus que de pâles lueurs, et les agents médicamenteux n'attirèrent qu'une attention fugitive. C'est alors, sans doute, que furent prononcés les mots : « *Sciences accessoires* », timidement d'abord, par hasard peut-être; mais ils ont fait leur chemin; ils marchent maintenant au grand jour; ils se produisent hardiment sur les lèvres de ceux mêmes qui en sentent intérieurement toute l'inexactitude; et, se consacrant en quelque sorte par leurs envahissements progressifs, ils ont fini par revêtir une apparence de légitimité.

J'ai à craindre qu'une question de terminologie ne semble ici puérile et déplacée; cependant, qu'il me soit permis de m'y arrêter un instant, un seul instant. Les mots sont faits pour représenter les choses; rendues en termes qui leur conviennent mal, les idées sont nécessairement faussées. Je m'attaque à une locution pour tâcher de ramener à sa valeur l'idée qu'elle discrédite; je dois rechercher d'abord le sens de cette

locution, malgré le prosaïsme et l'aridité d'une pareille recherche.

Le langage usuel, d'accord avec la définition technique, appelle *accessoire* toute chose qui en accompagne une autre considérée comme *principale*, qui s'y rattache, qui la modifie, mais sans lui être essentielle ou indispensable. Ainsi, sans sortir du cadre des sciences médicales, en pathologie, on nomme causes morbifiques *accessoires* des causes peu actives qui s'ajoutent à une cause plus efficace pour déterminer un état morbide que, par elles-mêmes, elles seraient impuissantes à produire. Ainsi encore, en anatomie, les glandes lacrymales, les paupières, les muscles moteurs de l'œil, etc., sont dits organes *accessoires* de la vision, parce qu'ils la modifient, la facilitent ou la perfectionnent, mais ne sont pas indispensables à l'exercice de la sensibilité visuelle. Les uns ou les autres de ces organes ne peuvent-ils pas, en effet, manquer ou être frappés d'inertie, sans que la perte de la vue soit une conséquence forcée de leur inaction; et n'existe-t-il pas une foule d'animaux chez lesquels la faculté optique réside dans un œil privé de muscles moteurs, de paupières et de glandes lacrymales?

II

La qualification d'*accessoire* s'applique donc, en définitive, à ce qui est secondaire ou peu important, à ce dont on pourrait, à la rigueur, se passer. Elle sous-entend une grande inégalité dans la valeur relative du *principal* et de l'*accessoire*.

En infligeant cette dernière épithète à plusieurs des sciences médicales, veut-on bien lui laisser toute sa signification? Cette hypothèse pourrait sembler fondée,

si la thérapeutique était encore sous l'empire des mémorables doctrines de Stahl ou de Cullen, de Brown ou de Broussais. Ces doctrines, en effet, considéraient tout médicament comme inerte ou nuisible; elles devaient donc faire bon marché des sciences qui s'occupent des agents curatifs. De là à les dire accessoires il n'y avait qu'un pas; volontiers on les aurait déclarées inutiles. Mais ces doctrines sont tombées. Celles qui leur ont succédé, celles qui, de nos jours, sont professées dans les écoles et généralement reçues dans le monde médical, admettent, sans toutefois rétrograder jusqu'aux temps à jamais expirés du galénisme, que beaucoup d'états morbides peuvent être combattus par des agents étrangers au malade lui-même. La Matière médicale a repris faveur. La Physique, la Chimie et l'Histoire naturelle se mêlent intimement à toutes les questions biologiques, en leur fournissant un solide appui; à ce point même que certains Critiques, mal convaincus assurément, paraissent effrayés de leurs empiétements sur le domaine de la clinique. Une large part est attribuée, dans les études, à ces sciences dont, par le fait, on reconnaît tout le prix et que l'on continue cependant de nommer accessoires.

Evidemment, dans la persistance de cette locution, il faut trouver, non la confirmation de sa justesse, mais bien l'abus irréfléchi d'un mot, une tolérance s'autorisant de l'habitude. S'il en était autrement, comment expliquer l'importance que l'organisation scolaire actuelle donne à des sciences discréditées seulement par leur nom collectif; comment expliquer les hautes positions où sont parvenus, dans l'enseignement ou dans l'Etat, des hommes pour qui ces sciences étaient le principal titre à l'élévation ?

Dans les Facultés comme dans les Ecoles, le quart

de la totalité des chaires (sauf quelques légères variations en plus ou en moins) est réservé aux sciences dites accessoires. — Lors de la création des Ecoles, il fut statué que les cours de chimie et d'histoire naturelle seraient faits par des professeurs *titulaires*. — Tous les établissements d'enseignement médical ont été dotés de laboratoires de chimie, de jardins botaniques, de musées d'histoire naturelle, et les frais qu'imposent ces institutions sont, en général, incomparablement supérieurs à ceux que nécessite la démonstration des sciences purement médicales. Voilà des faits positifs ; leur signification n'est pas douteuse : ils témoignent clairement de l'intérêt que l'Administration attache aux études qui sont l'objet de ces mesures.

Mais ce n'est pas tout. Sur les 22 Écoles préparatoires, il en est 6 qui sont dirigées par des professeurs de pharmacie, de chimie ou d'histoire naturelle. Montons plus haut : regardons la Faculté de Paris. Longtemps elle eut pour doyen le chimiste Orfila, Orfila dont le nom seul évoque le souvenir de recherches toxicologiques gravées dans les fastes judiciaires, Orfila le promoteur, on pourrait dire le fondateur des Écoles préparatoires. Le Doyen actuel est aussi un chimiste; son Prédécesseur immédiat comptait la chimie et la toxicologie au nombre de ses titres au décanat. Enfin, le cours de chimie organique a été fait pendant plusieurs années par un Savant qui est parti de là pour arriver aux degrés les plus élevés dans les conseils du Gouvernement. Si les sciences que l'on nomme accessoires conduisent à de tels honneurs; si les hommes chargés de les professer sont fréquemment appelés à diriger l'enseignement médical, c'est que, sans doute, ces sciences ne sont pas, en réalité, regardées comme accessoires, dans toute l'acception du terme.

Il n'y a donc là qu'un mot détourné de sa véritable signification. En présence de certaines doctrines, il avait une apparence de justesse; ces doctrines ont fait leur temps; pourquoi le mot a-t-il survécu? Continuellement répété, il doit être pris au sérieux par les élèves et les inviter à une indifférence d'où, plus tard, naîtront pour eux des embarras et des mécomptes dans l'exercice de leur profession.

III

Examinons maintenant si les sciences dont il est ici question n'ont qu'un rôle secondaire dans la Médecine telle qu'on l'entend aujourd'hui, ou si l'importance de ce rôle justifie les dispositions administratives que je mentionnais tout à l'heure.

La santé résulte, on le sait, de l'accomplissement régulier de toutes les fonctions vitales. La maladie est l'état contraire, c'est-à-dire un trouble plus ou moins profond dans le jeu des organes. La Médecine a pour but définitif de conserver la santé et de prévenir ou de guérir la maladie. Quiconque vise à ce but doit donc posséder toutes les notions nécessaires pour maintenir l'organisme dans son état normal, pour distinguer et surtout pour faire cesser les perturbations qui s'y manifestent. S'il comprend bien toute l'étendue de sa mission, le médecin ne négligera aucun des moyens qui lui permettront de la remplir; il pensera que, pour vaincre un ennemi prenant, comme le Protée de la Fable, une infinie variété de formes, il faut savoir, non-seulement le démasquer sous ses mille aspects divers, mais encore lui opposer des armes appropriées à tous les incidents de la lutte. — Ces armes, où les trouvera-t-il?

IV

Le maintien de la santé et la guérison de quelques indispositions légères seront obtenus, le plus ordinairement, par de simples mesures hygiéniques. Mais, pour formuler ces mesures, la Physique, la Chimie et l'Histoire naturelle fournissent d'utiles indications sans lesquelles le but risque de n'être pas atteint.

A la vérité, la pratique médicale privée n'offrira pas tous les jours l'occasion d'appliquer des notions d'hygiène rationnelle. Tout homme qui possède la santé ne confie guère qu'à soi-même le soin de l'entretenir. — Et pourrait-on l'en blâmer? — Ecoutant volontiers ses propres inspirations et ses fantaisies, il conserve pour son médecin une parfaite estime; mais, selon les expressions employées par notre grand poète satiririque, il

Attend, pour croire en *lui*, que la fièvre le presse.

C'est surtout dans les questions de salubrité publique, c'est aussi dans le service des hôpitaux que se révèlera la nécessité d'une hygiène basée sur de solides principes. Ici, il ne s'agit plus seulement du bien-être de quelques individus isolés, mais bien de la sécurité d'une population rendue plus accessible à la maladie, soit par le fait de son agglomération, soit par la préexistence d'éléments morbides. La responsabilité morale croît en raison du nombre et de la gravité des accidents que peuvent causer une erreur ou une appréciation superficielle. De cruels regrets suivraient parfois une faute, une omission futile en apparence. Quand l'Autorité demande à être éclairée, quand on est investi par elle d'un mandat de confiance,

ce serait manquer à son devoir que de ne pas être préparé contre toutes les éventualités de ce mandat.

V

Je pourrais, sans beaucoup d'efforts, démontrer l'importance de la physique et de la chimie dans les questions d'hygiène ; je me bornerai cependant à parler ici de l'histoire naturelle. Le champ est encore assez vaste pour fournir une ample moisson. D'ailleurs, la chimie et la pharmacologie ont, dans cette enceinte même, un digne représentant; je veux laisser à mon honorable Collègue l'intégrité de ses domaines, ou, du moins, n'y faire que très incidemment de courtes incursions.

L'histoire naturelle se rattache par des liens intimes aux diverses parties de l'hygiène. Je n'examinerai ces rapports qu'à un point de vue, celui de l'alimentation.

Les investigations et les découvertes des naturalistes, bonnes, tout au plus, selon quelques esprits légers, à occuper les spéculations de la science, à charmer les loisirs et à captiver la curiosité, jettent pourtant de vives lumières sur l'un de nos intérêts les plus matériels : la satisfaction de cette impérieuse exigence de l'animalité qui a nom le besoin de manger. Cette exigence est la même pour l'homme et pour la brute; mais la brute a, pour se guider dans le choix de sa nourriture, un instinct rarement trompeur s'il n'est perverti par la domesticité ou par d'autres circonstances. A chaque animal la nature a donné un appareil digestif d'une structure spéciale, lui imposant ainsi d'avance un régime et des aliments spéciaux. Omnivore par goût et par conformation, l'homme a reçu en partage, outre un instinct borné, l'intelligence pour

gouverner ses actes, les plus infimes comme les plus nobles. L'intelligence qui domine l'instinct, de même que l'âme domine la matière, cette éminente faculté qui élève si haut l'espèce humaine au-dessus des autres animaux, doit suppléer au défaut de l'instinct, et le plus vulgaire de ses attributs est de créer à l'homme une sécurité au moins égale à celle de la brute devant la plus inexorable des nécessités de la vie; elle y parvient par la science qui est une de ses manifestations.

L'instinct fait pressentir aux herbivores l'âcreté de certaines renonculacées; aussi, presque toujours, les dédaignent-ils à l'état de fraîcheur et attendent-ils, pour s'en repaître, que la dessication ait détruit cette âcreté. De singulières anomalies, encore inexpliquées, se font remarquer dans le régime de quelques animaux. Le hérisson, suivant une observation non démentie du naturaliste Pallas, avale impunément une centaine de cantharides. La belladone est recherchée par le lapin. La chèvre engraisse, dit-on, par l'usage de la ciguë vireuse; il est notoire qu'elle se jette avidement sur le tabac manufacturé, quel qu'en soit le mode de préparation. Enfin, sans entrer dans une énumération plus longue, ces fléaux de la végétation, ces mollusques voraces qui pullulent dans nos cultures, montrent une prédilection marquée pour le pavot, le datura, la belladone et autres plantes toxiques. Or, toutes les substances que je viens de nommer, loin d'être des aliments pour le commun des animaux, seraient, selon toute probabilité, des poisons mortels pour eux comme pour l'homme, et l'instinct de la conservation éloigne les animaux de ces substances meurtrières.

Abandonné à son instinct et à ses impressions in-

nées, l'homme est en butte aux plus funestes méprises. La sensualité l'invite à varier sa nourriture; sa conformation l'y oblige. Il n'a rien pour l'avertir du danger, rien pour lui signaler la salubrité d'un aliment. Le sens du goût suffira-t-il pour l'éclairer? Le goût se laisse facilement abuser. Il distingue ce qui le flatte de ce qui lui déplaît. Impressions trompeuses! Dans ce qui déplaît souvent est le salut; dans ce qui flatte, la mort.

Voyez ce qui se passe journellement.

Ici, après un repas frugal, une famille entière éprouve tous les symptômes d'un empoisonnement; parce que, dans un jardin et parmi les plantes potagères, il s'est trouvé une herbe vénéneuse, l'éthuse ou petite ciguë, et qu'on l'a prise pour du persil.

Là, c'est l'interminable légende des sinistres causés par les champignons; chaque année, on compte les victimes par centaines.

Ailleurs, l'aconit, cultivé dans les jardins pour la beauté de ses fleurs, occasionne de notables désordres dans la santé des imprudents qui, par distraction, en mâchent quelques feuilles; il détermine même la mort de ceux qui, par erreur, en mêlent plusieurs feuilles à leurs aliments.

Dans tous ces cas et dans beaucoup d'autres encore, à défaut des caractères spécifiques faciles à constater pour le botaniste, un peu d'attention aurait suffi pour préserver les victimes. Mais il est aussi des corps dont les propriétés malfaisantes ne sont expliquées ou même dévoilées que par de longues et savantes investigations. Un danger connu dans ses effets et dans ses causes est un danger presque évité; sachons assurer à l'alimentation le bénéfice des découvertes déjà faites, en atten-

dant que les points demeurés obscurs s'éclairent à leur tour.

VI

Les Vers intestinaux me fourniront plusieurs exemples de vérités qu'une étude persévérante a seule pu mettre en évidence.

Ces dangereux parasites ont toujours préoccupé les savants : toujours on a tenté d'en délivrer l'homme. L'Helminthologie est cependant restée longtemps au berceau. Une puissante impulsion lui fut donnée, au commencement du siècle actuel, par de nombreux observateurs, parmi lesquels se fit remarquer surtout Rudolphi. En 1818, Bremser publia son traité sur les vers intestinaux. Ce traité résume et commente ses devanciers; aussi le citerai-je plusieurs fois, comme représentant l'état de l'helminthologie à cette époque. Depuis ce temps, des faits acceptés par Bremser ont été déclarés faux; d'autres, qu'il ne soupçonnait pas, ont été décélés; et la grandeur des résultats obtenus est un vif encouragement à de nouvelles recherches.

Bremser refusait aux entozoaires la faculté de subir des métamorphoses et celle de se communiquer d'un animal à un autre par l'intermédiaire des aliments ou de toute autre manière. Sur ces deux points, importants par leurs conséquences pratiques, les assertions de Bremser sont aujourd'hui démenties.

Il disait aussi qu'il ne trouvait pas les organes de la reproduction chez le Cysticerque du tissu cellulaire; c'est qu'il comptait sans les métamorphoses; c'est qu'il n'avait pas suivi cet animal dans ses formes successives. L'histoire et les métamorphoses de ce ver se rattachent étroitement à la salubrité de l'alimentation,

bien plus qu'on ne l'avait pensé jusqu'au milieu de notre siècle. — Expliquons ces rapports.

VII

Le porc est sujet, on le sait, à une maladie désignée sous le nom de *ladrerie*. Cette maladie consiste en ce que les tissus de l'animal sont parsemés de petits corps plus ou moins nombreux, affectant la forme de vésicules membraneuses et contenant un liquide. Elle a été notée de toute antiquité ; c'est elle qui inspirait aux Juifs des lois prohibitives sur l'usage du porc comme substance alimentaire. On ne savait cependant pas précisément ce qu'était la ladrerie, ni quelle pouvait être l'étendue de son influence sur la santé de l'homme. Les vésicules étaient baptisées tumeurs, kystes, varices, ou toute autre chose. On y voyait seulement un motif de répugnance, et l'on craignait qu'une infection pareille ne se reproduisît dans le corps humain. Cette ignorance s'est prolongée jusqu'au siècle dernier, époque où il fut constaté que la vésicule ladrique était un animal, un entozoaire auquel, en raison de sa forme et de sa station, on donna le nom de Cysticerque du tissu cellulaire. *(Cysticercus cellulosæ.)* Le même animal a été rencontré dans les muscles, le poumon, le cœur, le cerveau, etc., de plusieurs mammifères, et notamment de l'homme où sa présence, dans les plexus vasculaires de l'encéphale et dans la substance cérébrale elle-même, a déterminé quelquefois de graves dérangements intellectuels.

D'autre part, il est un entozoaire qui trop souvent s'implante en parasite dans le tube intestinal de l'homme : je veux parler du Tænia. Il est bien connu, au moins de nom ; c'est lui qu'on appelle vulgairement

le *Ver solitaire*, — dénomination bien peu méritée ; car depuis longtemps on sait qu'il peut exister dans le même individu plusieurs de ces animaux : récemment, j'en ai trouvé cinq ; on en a compté jusqu'à dix-huit. — Les désordres produits par le Tænia sont rarement graves : ils se réduisent le plus ordinairement à une perturbation des fonctions digestives et à l'amaigrissement ; mais quelquefois il s'y joint des accidents nerveux dont le caractère peut devenir inquiétant. En somme, le tænia est un hôte au moins incommode ; il est urgent de s'en débarrasser, et mieux de l'éviter.

Bremser savait beaucoup de faits concernant l'histoire du tænia ; mais ce dont il ne se doutait pas, c'est que le cysticerque et le tænia, ces deux animaux étudiés séparément par lui et classés dans deux ordres différents, ne sont en réalité qu'un seul et même animal dans des phases diverses de son développement. Cette identité avait été cependant pressentie dès le siècle dernier : Linnée, Gmelin, et d'autres naturalistes avaient, en effet, observé que la tête et le cou des cysticerques ne manquaient pas d'analogie avec les mêmes parties des tænias. Puis, ces analogies furent méconnues ou perdues de vue par Rudolphi, par Bremser et par la plupart de leurs contemporains. Plus tard, elles éveillèrent de nouveau l'attention des helminthologues. M. de Blainville en tint compte dans sa classification. MM. Miescher et Dujardin pensèrent que les cysticerques n'étaient autres que des tænias avortés, « lesquels, » disait M. Dujardin, « naissant » dans l'épaisseur des tissus, ne peuvent y acquérir » leur développement normal, et doivent périr, en » quelque sorte, à l'état d'embryon hypertrophié. »

La route était tracée ; les naturalistes s'y lancèrent avec ardeur, et, en 1850, Van-Beneden démontra

l'identité du cysticerque et du tænia : identité confirmée depuis par une foule d'expériences qui ont mis en lumière les métamorphoses du ver et ses migrations du porc à l'homme, et réciproquement. Ces migrations nous permettent d'expliquer certaines particularités bien connues, mais dont on ne pouvait se rendre raison, et nous renseignent en même temps sur les mesures à prendre contre la propagation des deux maladies corrélatives. — Qu'on en juge par un court aperçu.

Les œufs de tænia, introduits dans l'intestin du porc, éclosent en peu de jours. Les jeunes vers, filiformes d'abord et d'une extrême ténuité, se hâtent de quitter l'intestin et traversent les tissus et les vaisseaux pour aller se disséminer jusque dans les organes les plus éloignés. Fixés dans leur lieu d'élection, ils y subissent une première métamorphose; ils deviennent vésicules ladriques, s'enkystent, et, désormais immobiles, grossissent aux dépens des tissus qui les environnent; mais ils ne peuvent s'y reproduire, ni même y prendre leur forme dernière, celle de tænia. Pour que ce changement s'opère, il leur faut un autre milieu, l'intestin d'un autre animal. — Qu'un morceau de chair ladre soit ingéré dans l'intestin de l'homme, la métamorphose pourra s'accomplir, à moins que cette chair n'ait été soumise à une cuisson complète ; car le cysticerque résiste, sans mourir, à une température assez élevée. Si la chaleur n'a pas été assez forte pour tuer le parasite, ce qui était vésiculeux deviendra un ruban articulé. Très court d'abord, le ruban s'allongera bientôt par la production presque indéfinie de nouveaux articles ; et, dans chacun de ces articles, apparaîtront les organes génitaux des deux sexes avec une quantité prodigieuse d'ovules... Voilà le tænia dans

toute sa perfection!... Puis, ses articles terminaux se détacheront et seront rejetés avec les résidus de la digestion. Enfin, dévorés par l'immonde pachyderme, ils porteront des myriades de germes fécondés dans son intestin, milieu favorable à leur éclosion. — Le cercle des migrations est terminé... Il va recommencer.

VIII

Un autre entozoaire, la Trichine, s'est acquis tout nouvellement une triste célébrité. Il est microscopique; et cependant, bien plus redoutable que le tænia, il tue l'homme, il décime les populations. Lui aussi, il passe du porc à l'espèce humaine, et ses migrations offrent quelques analogies avec celles du tænia. En France, l'affection trichineuse, — la Trichinose, comme on l'appelle, — n'a jamais été rencontrée, je me hâte de le dire. Rien ne justifie donc les folles terreurs qui, dans ces dernières années, ont agité quelques-unes de nos provinces. L'Angleterre, certaines contrées du Nord, l'Allemagne surtout, ont eu seules à souffrir de la trichinose. Dans ces contrées, elle existe depuis longtemps : on a gardé le souvenir d'épidémies dont on ne soupçonnait pas la cause, et qui étaient assurément déterminées par la trichine. On trouvait dans la chair infectée des granulations blanchâtres, craquant comme du sable sous la dent : on les prenait pour des amas de matière crétacée; l'œil n'y voyait aucune trace d'animalité, même avec l'aide de la loupe; le porc n'avait paru éprouver, pendant sa vie, d'autres symptômes insolites qu'un redoublement de brutalité : on ne s'inquiétait pas; on mangeait cette chair presque crue où seulement un peu fumée. Peu de jours après, les fonctions digestives se dérangeaient; la face deve-

nait œdémateuse; de vives douleurs se manifestaient dans les muscles ; la respiration s'embarrassait, et souvent la mort venait terminer une atroce agonie.

Le terrible ver fut trouvé pour la première fois à Londres, en 1832. En raison de sa forme et de sa ténuité, Richard Owen le nomma Trichine spirale *(Trichina spiralis)*. Mais il n'est bien connu que depuis 1860, grâces aux travaux de MM. Wirchow, Zenker, Davaine, etc. On a maintenant beaucoup de données sur sa reproduction, sur les diverses phases de son existence, sur ses migrations, sur sa résistance à l'action de la chaleur; et de ces données, on peut déduire des règles utiles pour empêcher ou, au moins, pour limiter sa propagation.

Appellera-t-on *accessoire* une science qui rend de tels services, et qui peut en rendre tant d'autres au seul point de vue des vers intestinaux? Cinquante ans à peine se sont écoulés depuis la publication du livre de Bremser; que de progrès dans ce laps de temps! En lisant les dissertations du Naturaliste autrichien, on croirait parfois rétrograder de plusieurs siècles. Le principe des migrations et celui des métamorphoses, bien avérés chez certains entozoaires, ouvrent aux recherches de vastes horizons. Ils ont déjà fait connaître l'origine du tænia, celle de la trichine, celle de quelques autres vers parasites des mammifères; pourquoi ne conduiraient-ils pas à expliquer aussi l'existence de tous ces helminthes qui, selon Bremser et même selon quelques observateurs plus modernes, ne peuvent provenir que de la *génération spontanée?*

IX

Je laisse l'alimentation et l'hygiène; de la prophylaxie, je passe à la guérison.

Un trouble sérieux survient dans la santé; l'hygiène est insuffisante pour rétablir l'ordre normal : il faut alors recourir à d'autres moyens, très différents, du reste, selon le caractère de la lésion : moyens chirurgicaux, si le désordre est assez grave pour exiger le sacrifice d'une partie de l'organisme ; moyens médicaux, lorsque ce désordre est de nature à pouvoir céder, s'amoindrir ou se modifier sans l'intervention d'une opération chirurgicale.

Je suppose d'abord ce dernier cas. Un organe est affecté ; ses fonctions s'exécutent mal ; il n'y a lieu ni de le supprimer ni de le mutiler ; que faire?

« Attendre, » ont dit les uns ; « observer attentivement la marche de la maladie et lui laisser suivre son cours ; ne compter que sur les efforts de la nature et ne l'entraver que dans les cas d'urgente nécessité. »

« Débiliter, » ont dit les autres ; « les maladies ne sont que des accidents, suites d'un excès de vitalité ; toute la thérapeutique est dans l'art d'affaiblir. »

« Agir au besoin et conformément au besoin, » dit-on aujourd'hui, comme on le disait aux temps d'Hippocrate et de Galien ; « aider la nature à lutter contre la maladie, quand elle ne se suffit pas, et appeler les agents extérieurs à produire sur l'organe malade, malgré lui s'il le faut, des effets variés suivant les circonstances. »

Voilà des systèmes bien opposés. Je n'ai garde de les discuter ni de les comparer entre eux ; je veux seulement établir que l'un d'eux a reconquis l'autorité qui lui fut un moment contestée après un long règne sans partage.

Un assentiment à peu près unanime attribue aux objets qui nous entourent une précieuse faculté : celle

de pouvoir exercer une influence salutaire sur certains désordres de l'économie animale. Abandonnant sa forme absolue, le scepticisme en thérapeutique s'est tracé des limites; l'expectation, avec son parti pris d'observation passive, et le physiologisme, avec sa méthode habituelle de débilitation, ne rallient plus qu'un petit nombre de fidèles.

Ainsi revivent et se confirment les traditions que nous légua l'antiquité. Sans doute, en traversant plus de vingt siècles, ces traditions ne se sont pas conservées dans toute leur pureté, j'allais dire leur naïveté originelle; l'étude, le temps et le progrès ont abattu des idoles jadis honorées, en suscitant à la Médecine des auxiliaires qu'elle n'avait même pas encore entrevus. Sans doute aussi, la puissance de ces auxiliaires a quelquefois été diversement interprétée. C'est ainsi, par exemple, qu'en face des doctrines hippocratiques, consacrées par une si longue expérience, est un jour venu, sur la terre classique de la rêverie, se dresser le fantôme des idées hahnemanniennes. Quand celles-là disent : « Guérissons par les contraires : l'eau éteint » le feu ; opposons à la maladie un médicament qui » lutte avec elle et la détruise; » celles-ci répondent : « Guérissons par les semblables : un feu en éteint un » autre ; à une affection morbide substituons une affec- » tion médicamenteuse; la première est tenace et dura- » ble; la seconde est fugitive et se dissipera facile- » ment. » — Mais, au milieu de ces dissidences, dans le présent comme dans le passé, chez les disciples du divin Vieillard de Cos comme chez ceux du célèbre et nébuleux Novateur saxon, la pensée dominante est toujours la même : « Chercher en dehors de l'orga- » nisme les forces qui lui manquent pour rétablir » l'équilibre dans ses conditions physiologiques. »

Et cette pensée ne se présente-t-elle pas d'elle-même à l'esprit, lorsqu'on voit l'action énergique exercée sur les animaux par certaines substances et par certains fluides? — Un courant d'électricité agite leurs membres de tressaillements et de contractions musculaires dont l'intensité est en rapport avec celle du courant; il excite en même temps la sensibilité, et fait naître des sensations qui, d'un léger fourmillement, peuvent s'élever jusqu'à la plus vive douleur. — Quelques parcelles d'opium ou de sublimé corrosif, introduites dans la circulation par une voie quelconque, provoquent l'apparition d'une série de phénomènes dont le caractère et la violence varient suivant la nature et la dose de la substance introduite, mais dont la conséquence est toujours une altération plus ou moins profonde de l'état organique préexistant. Ces phénomènes déterminés par l'électricité, par l'opium et par le sublimé corrosif, n'est-il pas bien naturel qu'ils appellent l'attention à des points de vue très différents? N'y verra-t-on que des maux à guérir? Ne pourra-t-on pas y soupçonner aussi des remèdes à d'autres maux? Observer d'abord ces phénomènes, les analyser, en étudier la progression et le mécanisme; puis chercher à les reproduire, en les graduant selon le besoin, lorsqu'ils seront jugés propres à combattre des accidents morbides : ne sont-ce pas là des voies indiquées par la logique pour utiliser au profit de la santé les éléments mêmes qui sont capables de lui nuire?

Certes, il serait faux de dire qu'un semblable raisonnement ait seul amené la découverte de toutes les vertus curatives des agents extérieurs. Souvent cette découverte a été due à des circonstances fortuites, ignorées ou mal définies. Cependant, on ne saurait douter que ce ne soit bien en procédant ainsi que l'on

est arrivé, maintes fois, à des résultats d'une évidence et d'une valeur incontestables. — Je n'en citerai qu'un exemple : l'Electricité.

X

Cet agent resta longtemps sans emploi médical. Dans les écoles grecque, latine et arabe, c'est-à-dire depuis Hippocrate jusqu'au XVe siècle, il était à peine connu ; était-ce le connaître, en effet, que de remarquer, sans les expliquer, ses propriétés tour à tour attractives et répulsives? Les physiciens des siècles suivants le soumirent aux expériences les plus variées, les plus disparates et souvent aussi les plus irrationnelles : on n'avait rien pour se guider, pas un système, pas même une hypothèse. En fouillant ainsi à l'aventure dans toutes les directions, on finit par rencontrer un point fixe. En 1727, Gray, physicien anglais, découvre que l'électricité est un fluide impondérable, et que ce fluide s'écoule facilement à la surface de certains corps qui sont, en conséquence, nommés corps conducteurs de l'électricité. A ces lois fondamentales viennent bientôt s'en ajouter d'autres. En 1733, Dufay, physicien français, pose le principe de la dualité des fluides électriques, inertes et latents lorsqu'ils sont combinés, apparaissant avec leurs propriétés dynamiques lorsqu'ils ont été séparés par le frottement ou par d'autres causes.

Le fluide une fois étudié dans son origine, dans sa composition, dans sa marche et dans ses effets, on ne tarde pas à penser que la stimulation exercée par lui sur la contractilité et sur la sensibilité pourrait rendre quelques services dans les cas précisément où ces facultés seraient languissantes. Jalabert, médecin genevois, fait le premier, en 1740, des essais que répètent

d'autres savants : les résultats sont d'abord très médiocres. Les physiciens continuent leurs investigations. Les appareils se multiplient et s'améliorent. Galvani et Volta, vers la fin de ce même siècle, trouvent de nouvelles sources d'électricité. Cependant, cet agent n'est encore employé que dans des circonstances exceptionnelles et avec un succès équivoque.

Plus tard, Sarlandière imagine de l'associer à l'Acupuncture, mode de traitement importé de la Chine et du Japon, et consistant à faire pénétrer des aiguilles métalliques dans les tissus vivants. Ces aiguilles enfoncées dans les chairs, il les met en communication avec un générateur électrique; il dirige ainsi le fluide dans les profondeurs du corps humain, en le limitant aux points voulus. L'Electropuncture de Sarlandière se vulgarise, remplace bientôt tous les procédés anciens, et relève l'électricité médicale de l'abandon où elle était tombée; mais elle aussi, elle a ses inconvénients et ses dangers, et l'on sent la nécessité d'en restreindre l'emploi à un petit nombre d'organes.

Enfin, en 1831, Faraday, physicien anglais, dote la Médecine de ces courants d'induction dont l'application constitue, dans l'art de guérir, une nouvelle et féconde branche nommée *Faradisation* en l'honneur de celui qui l'a découverte. Or, on sait ce qu'est devenue la faradisation, grâces surtout aux magnifiques et récents travaux de M. le docteur Duchenne, de Boulogne, dont le nom doit ici marcher de pair avec celui de Faraday. Excitant, au gré de l'opérateur, tantôt isolément la contractilité ou la sensibilité, tantôt ces deux facultés simultanément; ici, se limitant à l'enveloppe cutanée, sans intéresser les parties sous-jacentes; là, pénétrant jusqu'aux fibres musculaires les plus reculées, sans affecter les téguments; rétablissant des sécrétions in-

terrompues ; atteignant, s'il le faut, la vessie, l'estomac, le cœur et les autres viscères, sans désorganiser les tissus traversés, sans même laisser une trace visible du passage du fluide : la faradisation a obtenu, entre les mains de M. Duchenne et de ses imitateurs, des succès que l'on n'eût pas osé prévoir et en présence desquels il est permis d'espérer que la thérapeutique n'a pas dit son dernier mot sur l'électricité.

XI

S'il est vrai que les agents extérieurs ont de l'influence sur la santé et sur la maladie ; s'il est vrai que la découverte de leurs propriétés salutaires ou nuisibles a souvent été le fruit d'une étude persévérante, quelle part doit-on donc faire, dans l'éducation médicale, aux sciences qui ont pour objets ces agents extérieurs, ces armes dont, à chaque instant, le médecin se servira pour combattre la maladie? Ces sciences, les considérera-t-on comme étant d'une importance secondaire, presque facultatives? N'est-il pas plus juste et plus rationnel à la fois de les regarder comme le complément indispensable de la thérapeutique, comme le seul moyen d'arriver au but qu'on se propose d'atteindre?

Le problème à résoudre par la Médecine a été diversement posé. Longtemps on avait dit : « *Une maladie* » *étant donnée, trouver le remède.* » L'Auteur d'une nosographie célèbre, croyant cette prétention exagérée, disait : « *Une maladie étant donnée, déterminer son* » *vrai caractère et la place qu'elle doit occuper dans un* » *tableau nosologique.* » Entre ces deux formules, le choix n'est plus douteux : la Médecine n'est pas seule-

ment la science des maladies; elle est surtout l'art de guérir.

Assurément, pour réparer un désordre survenu dans un organe, la première condition est de bien apprécier ce désordre, et l'on n'y parviendra qu'à l'aide de notions sérieuses sur l'organe lui-même et sur le jeu habituel de ses fonctions. L'anatomie, la physiologie et la pathologie sont donc des sciences fondamentales; sans elles, la Médecine serait un dédale inextricable où l'on aurait pour seuls guides, comme autrefois, le hasard et un empirisme irraisonné. Mais elles ne sont, à vrai dire, que des préliminaires obligés pour conduire au but véritable qui est la guérison. On a diagnostiqué une maladie; on sait quelle est la structure de la partie affectée et comment elle exécute ses fonctions dans l'état de santé; on voit clairement les signes accusateurs des troubles survenus; on peut énoncer avec certitude les lésions anatomiques qui se sont produites : voilà de précieuses indications acquises; on marche sur un terrain bien déblayé. Mais devra-t-on s'en tenir là? A quoi serviront tous ces renseignements, si ce n'est pour en déduire les règles du traitement à intervenir? Le plus important ne reste-t-il pas à faire? Jusque-là, le médecin n'a agi que pour éclairer sa conscience et pour motiver sa conduite future. Le malade ne tient pas à savoir quels sont le siége, la nature et le degré de son mal; ce qu'il demande, c'est du soulagement, et c'est vers ce but que doivent converger toutes les données scientifiques. Il faut aborder enfin la mise en œuvre des moyens réparateurs.

Or, ces moyens réparateurs ne seront vraiment efficaces qu'à la condition d'être maniés avec prudence et discernement. Les uns, maladroitement employés, peuvent donner seulement des résultats négatifs, en

laissant à la maladie toute son intensité et ses tendances à l'aggravation; c'est déjà un fait regrettable : il y a du temps perdu ; le malade s'affaiblit et continue à souffrir ; le mal s'étend et s'implante par des racines plus profondes. D'autres, au contraire, pourront devenir malfaisants, et ajouter de nouveaux désordres à ceux qu'on voulait faire disparaître. Entre ces deux écueils se présente la bonne voie; mais, pour s'y engager avec assurance, le médecin doit connaître parfaitement les auxiliaires dont il va faire usage, et varier sa médication selon les exigences du présent et les éventualités probables de l'avenir. Ces notions ne s'improvisent pas; elles se devinent encore moins. La thérapeutique est riche en faits acquis; il ne s'agit que de se les approprier.

XII

Il ne faudrait pas se laisser entraîner à un sophisme qui, sous une apparence vague et indécise, traverse quelquefois l'esprit des élèves. Donnons à ce sophisme une forme précise, afin de mieux en faire sentir la fausseté. Il consiste en ceci : « Quand nous serons en » face de la maladie, il sera toujours temps de songer » aux moyens de la vaincre. Nous aurons alors à notre » disposition les formulaires et les traités de méde- » cine ; nous y trouverons tous les renseignements » nécessaires. »

C'est à un raisonnement de ce genre plutôt qu'à toute autre cause, on peut l'affirmer, que doivent être attribuées ces fâcheuses lacunes qu'on remarque trop fréquemment dans l'instruction des médecins nouvellement reçus. Combien en est-il parmi eux qui, placés devant un malade, disserteront habilement sur le siége,

sur les symptômes et sur les causes de la lésion, mais qui se trouveront dans un grand embarras au moment de rédiger une prescription! Iront-ils feuilleter leurs livres? En auront-ils le loisir? Le danger est pressant; il faut se hâter de le conjurer; il faut donner satisfaction aux légitimes impatiences du malade, et lui présenter sans retard la médication la plus convenable sous la forme la moins désagréable et la plus efficace en même temps. Il faut aussi s'attendre à l'imprévu; il faut être en mesure de le maîtriser. — Quelques années de pratique intelligente et studieuse peuvent, à la vérité, combler peu à peu les lacunes de l'instruction primitive. De même que l'on dit : *fit fabricando faber;* de même aussi il est juste de dire : *fit medendo medicus.* Mais pourquoi perdre du temps en tâtonnements toujours inutiles, souvent funestes, lorsqu'il est si facile d'être armé de toutes pièces avant d'entrer dans l'arène?

Les systèmes médicaux ont éprouvé d'étranges vicissitudes; la Matière médicale a nécessairement suivi les fluctuations des systèmes. Toute puissante pendant une longue suite de siècles, la Polypharmacie étalait pompeusement ses *adjuvants*, ses *correctifs*, ses médicaments bizarres dont le nom seul prête au ridicule et dispose à l'incrédulité, ses formules complexes où se trouvaient réunies tant de substances hurlant de se voir associées. Un jour vint où la Polypharmacie, déjà chancelante, s'écroula sous les coups du Physiologisme. — Puis, le Physiologisme fut à son tour détrôné. — Des ruines de la Polypharmacie on exhuma les débris les plus précieux. Ces débris, épurés de leur vain entourage, ont été les fondements d'une Matière médicale nouvelle, et sur eux sont venues se poser de nouvelles assises, conquêtes de la chimie, de la physi-

que et de l'histoire naturelle. Le voile de l'oubli s'étend, — pour toujours, il faut l'espérer, — sur ces incompréhensibles mélanges si vantés autrefois. Les médicaments, employés isolément ou à peu près, manifestent clairement leurs propriétés spéciales; la chimie montre l'origine de ces propriétés; la clinique les contrôle. Pour apprendre à les connaître, on n'en est plus réduit aux seuls efforts de la mémoire. On a des notions générales et des données fixes; le raisonnement peut en tirer de nombreuses déductions. Sans doute, le travail et la persévérance sont nécessaires pour acquérir ces notions et ces données : le raisonnement ne suffit pas, il lui faut des bases; mais, comme l'a dit l'honorable Doyen de la Faculté de Paris, « le » premier devoir de l'étudiant n'est-il pas d'étudier? »

XIII

L'action spéciale et habituelle des médicaments n'est pas le seul point auquel on doive s'attacher. Cette action est sujette à varier sous l'influence de plusieurs circonstances, telles que le sexe du malade, son âge, son tempérament, ses prédispositions, etc. Ainsi, l'opium agit beaucoup plus énergiquement sur les enfants que sur les adultes, malgré la réduction proportionnelle des doses. Le calomel, au contraire, est mieux toléré par les enfants que par les adultes. Les chances de la salivation déterminée par les mercuriaux sont augmentées par une température froide. L'opium n'est ordinairement administré à l'intérieur qu'à très faibles doses; il est cependant des individus qui, par *accoutumance*, en viennent à des quantités énormes. — L'intensité des effets produits n'est pas toujours en raison de la quantité employée : la scammonée, le

calomel, l'émétique donnent des exemples de cette anomalie.

On doit aussi tenir compte de ces antagonismes que le raisonnement ne pouvait prévoir et que l'expérience constate. — L'iode et le brôme, ces deux corps chimiquement si voisins, ont des propriétés médicales diamétralement opposées. L'iode est un excitant, le brôme un sédatif; l'action de l'un contrebalance celle de l'autre, lorsqu'ils se trouvent réunis; or, le mélange n'est pas rare dans les préparations livrées au commerce. — L'opium et la belladone, ces deux types des narcotiques et des sédatifs, sont quelquefois associés dans la même formule, dans le but d'augmenter l'énergie du médicament. Il résulte cependant d'observations nombreuses (qui demandent toutefois une plus ample confirmation), que ces deux substances se neutralisent mutuellement; au point, dit-on, que la belladone serait l'antidote de l'opium, et l'opium celui de la belladone.

Toutes ces particularités et une foule d'autres méritent, assurément, d'être gravées dans l'esprit du médecin. On ne peut les pressentir ; qu'on les apprenne, si l'on ne veut s'exposer à de tristes déceptions. Oserait-on dire que ce sont là des notions *accessoires*? Un navire se dirige-t-il sans gouvernail? Un soldat va-t-il à l'ennemi sans connaître le maniement des armes?

XIV

Dans les maladies qui sont du ressort de la Chirurgie, le fer, le feu, les moyens violents en un mot, sont les moyens les plus habituels, et il semblerait, au premier abord, que les sciences dites *accessoires* ont une importance moindre que dans la Médecine proprement

dite. Mais, pour peu que l'on y réfléchisse, on demeure bientôt convaincu que les bases et les besoins sont les mêmes pour la Chirurgie et pour la Médecine.

J'ai déjà trop longtemps, Messieurs, abusé de votre attention; je sens l'obligation d'être bref pour ce qui me reste à dire, et j'indiquerai seulement quelques motifs qui gagneraient à être développés.

Et d'abord, la Chirurgie et la Médecine sont-elles si nettement séparées qu'elles ne puissent bien parfois se rencontrer? N'existe-t-il pas des maladies que revendiquent en même temps l'une et l'autre de ces deux sœurs dans l'art de guérir? D'ailleurs, même dans les maladies vraiment chirurgicales, l'instrument tranchant ne fait pas tout : le chirurgien a souvent recours à d'autres auxiliaires. A la physique, il emprunte la mécanique pour réduire les luxations, l'électricité comme caustique; à la chimie, il demande la dextrine qui consolide les appareils, le chloroforme qui supprime la douleur. Chaque jour, il met à contribution la matière médicale; avant et après l'opération, il faut mettre ou maintenir l'organisme dans des conditions favorables au succès, et combattre les accidents internes qui peuvent survenir dans un cas de pathologie chirurgicale. On a donc eu raison de dire que le chirurgien doit être profondément médecin.

XV

Dans l'hygiène, dans la médecine et dans la chirurgie, les sciences dites *accessoires* sont loin, vous le voyez, de mériter ce nom. En employant ce mot, voudrait-on l'entendre seulement dans le sens de son étymologie latine, et distinguer ainsi certaines sciences

médicales s'occupant des objets *qui nous entourent*, de certaines autres traitant de *nous-mêmes et de nos maladies?* — Une distinction, basée sur ces motifs, n'aurait plus de raison d'être. En effet, l'histoire naturelle, la chimie et la physique interviennent de plus en plus dans les questions biologiques; elles élucident toutes ces questions; elles ont changé la face de l'histologie, de l'étiologie et de la thérapeutique.

L'histoire naturelle, en étudiant le règne animal, donne des points de comparaison pour expliquer ou faire apprécier certaines particularités de l'anatomie et de la physiologie humaines. Elle découvre et caractérise ces parasites végétaux ou animaux, causes longtemps inconnues de tant de maladies.

La chimie décompose nos tissus et nos humeurs; elle signale le poids relatif de leurs divers éléments; elle précise la nature de leurs altérations. Elle fait voir les différences que présente le sang dans les fièvres et dans les phlegmasies. Du suc gastrique, elle extrait la pepsine; dans les urines, elle trouve le sucre, production du foie éliminée par le rein.

La physique ne se borne pas à fournir le microscope qui dévoile tant de mystères de notre organisation, le thermomètre qui traduit en chiffres exacts la température du corps dans les diverses phases d'une maladie, le stéthoscope, le sphygmographe, et tous ces instruments d'exploration qui sondent notre machine dans ses plus lointains replis. Elle fait plus encore : elle pénètre dans l'organisme; elle étudie le jeu des organes; elle applique ses principes à l'exercice des fonctions. Elle dit pourquoi, dans la fièvre, la température s'élève, et pourquoi la respiration s'accélère. Elle démontre que les forces qui agissent dans l'être vivant sont des modalités particulières d'une force unique, et

que celle-ci ne saurait être identifiée avec les forces générales qui régissent la matière.

Ainsi donc, à tous les points de vue, les sciences dites *accessoires* sont d'une importance capitale pour le médecin. Compagnes inséparables de la pratique médicale, elles ne s'occupent pas seulement des agents extérieurs; mais encore elles font connaître l'homme lui-même, et pressent l'évolution des sciences biologiques. Toutes les branches de l'art de guérir s'enlacent pour former un faisceau indissoluble, et se prêtent mutuellement appui pour concourir au même but. Pénétrez-vous de bonne heure de cette vérité, Messieurs les Élèves ; ne vous laissez pas abuser par un mot, et soyez persuadés que, pour être à la hauteur de votre mission, vous devez donner une égale attention à toutes les parties de vos études.

Limoges, typ. Chatras et Cie.